

Master de philosophie, Phénoménologie - Philosophie et
psychologie, 2021



**La phénoménologie entre anthropologie,
psychologie et philosophie**

PASCAL NOUVEL

Rappel du cours « Philosophie première »

Je rappelle la démarche suivie dans le cours *Philosophie première* :

Comment penser les réseaux sociaux ?

La question a permis de mettre en évidence la nécessité d'un détour par un certain nombre d'épisodes de l'histoire de la philosophie

1) Naissance de la notion d'algorithme avec Turing,

2) Naissance de la psychologie, naissance de la sociologie qui, avec l'anthropologie vont former les **sciences humaines**

3) Réaction de la philosophie : naissance de la **phénoménologie**

Cours 1

Présentation générale du cours. Rappel du cours "Philosophie première" (premier semestre). Le cours a mis en place les éléments de base d'une analyse des médias sociaux s'appuyant sur la philosophie des sciences, les sciences humaines et la phénoménologie. Dans ce cours (qui fusionne les cours de phénoménologie et "psychologie et philosophie"), on s'attachera à approfondir l'analyse engagée dans "Philosophie première". Dans ce but, on reprendra la situation respective des sciences humaines et de la philosophie à la fin du XIXème siècle. On s'appuiera sur deux textes qui expriment chacun les positions respectives des sciences humaines et de la phénoménologie. Le premier texte est celui de Carlo Ginzburg, *Signes, traces, pistes, racines d'un paradigme de l'indice* (ce texte tente de dégager les caractéristiques fondamentales de l'épistémologie des sciences humaines : à télécharger). Le second texte est celui de Claude Romano, *L'ipséité, un essai de reformulation à la lumière de Heidegger et de Wittgenstein* (ce texte met en évidence l'existence de deux sens — identificatoire et caractérisant — de la question "qui ? »: à télécharger). A partir de cette opposition entre le sens qu'on qualifiera de "sémiotique" et le sens "phénoménologique" de toute enquête sur l'homme, on dégagera les grandes lignes d'une opposition entre des écoles qui se sont combattues au vingtième siècle sans parvenir à saisir la nature du malentendu qui les opposait. C'est en revenant aux racines de ce malentendu qu'il devient possible de dépasser ces oppositions.

Présentation des modalités d'évaluation de l'enseignement. Un travail par binôme sera demandé. Des séances d'exposé seront programmées avec, à chaque fois, un exposé et une rédaction d'une fiche Wikipedia par livre.

6 séances seront consacrées aux exposés (un à deux exposés par séance)

Présentation des deux textes en introduction

- Texte de Carlo Ginzburg (1980)

- Texte de Claude Romano (2017)

Au cours suivant, je reviendrai sur l'histoire des sciences humaines pour préciser d'où procède l'analyse de Ginzburg.

Et, plus tard, je reviendrai, bien sûr, aussi sur la naissance de la phénoménologie pour préciser d'où procède l'analyse de Romano.

Apparition des deux grands paradigmes des sciences humaines et de la phénoménologie

Décrire les deux grands paradigmes qui se mettent en place entre 1871 et 1914 : le paradigme **sémiotique** et le paradigme **phénoménologique**.

1871-1914 : en France, troisième République-première Guerre Mondiale. Mais aussi :

1871, date de la publication, par Edward Tylor, de *Primitive cultures* et début de l'anthropologie.

1913, date de publication de *Ideen I* de Edmund Husserl

Le paradigme sémiotique et le paradigme phénoménologique

Dans le prochain cours (29 janvier), je reviendrai sur l'histoire de l'apparition de ces paradigmes. Aujourd'hui, je voudrais m'attacher à préciser ce que sont chacun de ces paradigmes qui sont ceux à l'intérieur desquels évolue toute la discussion philosophique.

- Texte de Carlo Ginzburg (1980) : *Signes, traces, pistes, racines d'un paradigme de l'indice*

- Texte de Claude Romano (2017) : *L'ipséité : un essai de reformulation à la lumière de Heidegger et de Wittgenstein*

Texte de Carlo Ginzburg

« Au fil de ces pages, j'essaierai de montrer comment, vers la fin du XIX^{ème} siècle, le champ des sciences humaines a vu l'émergence silencieuse d'un modèle épistémologique (ou, si l'on préfère, un **paradigme**) auquel, jusqu'à présent, on n'a pas accordé une attention suffisante. »

Note sur « paradigme » : J'emploie ce terme dans le sens proposé par Th. S. Kuhn en 1969 (version française : *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, 1972), sans tenir compte des précisions et distinctions que l'auteur a introduites dans sa « Postface ».

Giovanni Morelli

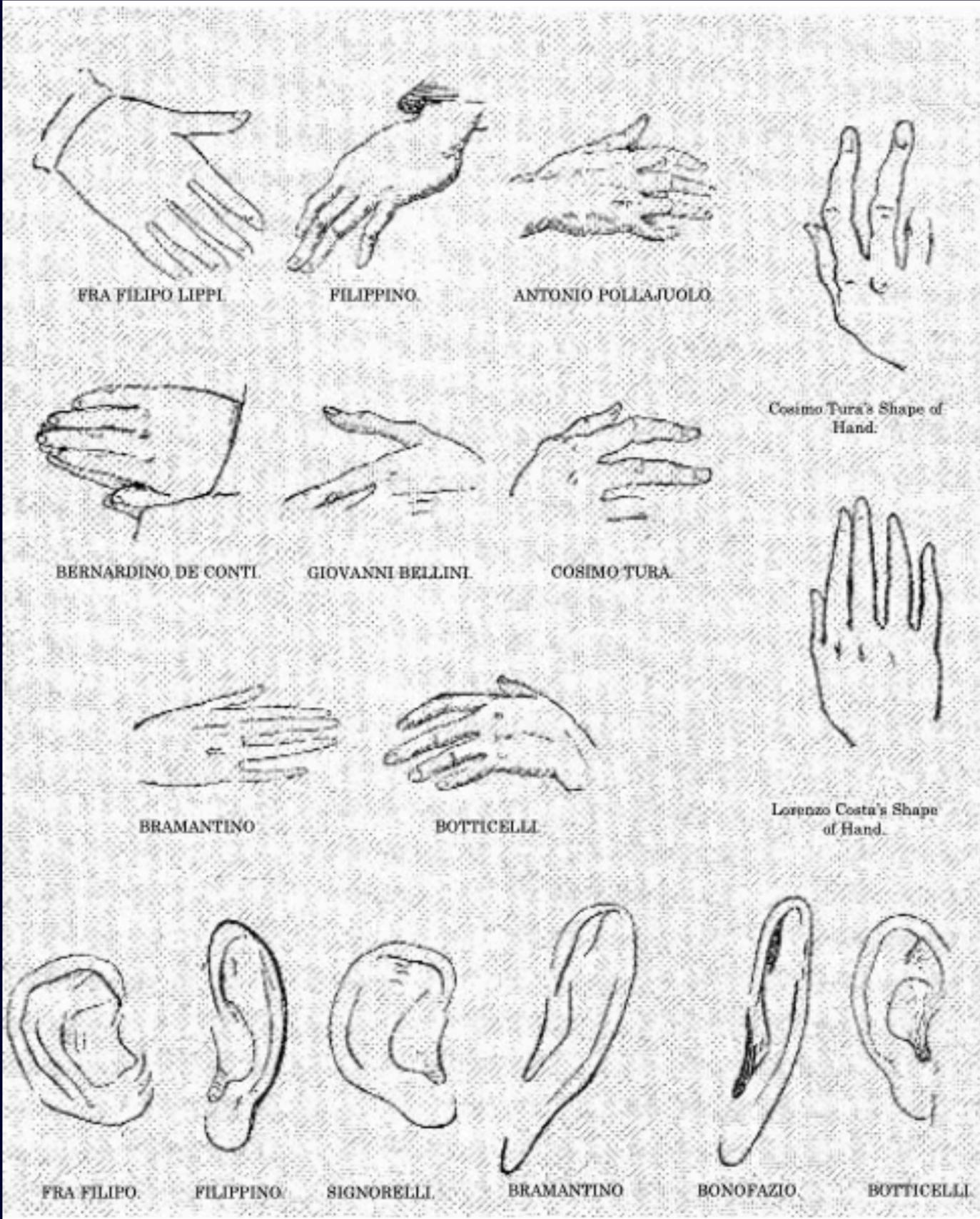
Entre 1874 et 1876, la *Zeitschrift für bildende Kunst* publia une série d'articles sur la peinture italienne.

Le texte est publié sous le pseudonyme de Lermolieff par Giovanni Morelli.

Morelli fait remarquer qu'en fait, un grand nombre de tableaux sont attribués à tort à certains peintres. Comment connaître l'auteur d'un tableau ?

Voyons rapidement en quoi consistait cette méthode. Les musées, déclarait Morelli, sont remplis de tableaux attribués à tort à certains peintres. Cependant, il est difficile de restituer chaque tableau à son véritable auteur ; le plus souvent, on se trouve en présence d'œuvres non signées, voire repeintes ou en mauvais état de conservation. Dans une telle situation, il est indispensable d'être en mesure de faire la distinction entre les originaux et les copies. Cependant, poursuivait Morelli, pour ce faire, il ne faut pas se fonder, comme c'est habituellement le cas, sur les caractères les plus manifestes – et donc les plus faciles à imiter – des tableaux : les yeux levés au ciel des personnages du Pérugin, le sourire de ceux de Léonard de Vinci, et ainsi de suite. Il faut au contraire se livrer à l'examen des détails les plus négligeables où l'influence des caractéristiques de l'école à laquelle le peintre appartenait est moins marquée – ce qui est le cas du lobe des oreilles, des ongles, de la forme des doigts et des orteils. C'est ainsi que Morelli établit et catalogua scrupuleusement la forme des oreilles propre à Botticelli, à Cosme Tura, etc. – traits présents dans les originaux mais absents des copies. À l'aide de cette méthode, il proposa des dizaines d'attributions nouvelles d'œuvres exposées dans certains des principaux musées d'Europe. Il s'agissait souvent d'attributions sensationnelles : ainsi, une Vénus couchée conservée à la galerie de Dresde, et considérée jusqu'alors comme une copie effectuée par le Sassoferrato à partir d'une peinture de Titien, fut identifiée par Morelli comme une des rares œuvres susceptibles d'être attribuées avec certitude à Giorgione.

Ce qui est essentiel dans cette méthode, c'est le fait qu'elle se fonde sur l'appréciation des détails et non sur l'œuvre considérées comme un tout.



Edgar Wind, *Art et anarchie* (Gallimard, 1963),

2. *Les livres de Morelli, écrit Wind, présentent un aspect assez insolite lorsqu'on les compare à ceux des autres historiens de l'art. Ils sont parsemés d'illustrations de doigts et d'oreilles qui constituent un relevé scrupuleux de ces détails caractéristiques qui trahissent la présence d'un artiste donné – de la même manière qu'un criminel se trahit par ses empreintes digitales... Dès que Morelli entreprend l'étude d'une galerie d'art, celle-ci revêt l'aspect d'un musée du crime⁵... Cette comparaison a été*

Morelli et Sherlock Holmes

La méthode de Morelli est formellement identique à celle que Conan Doyle attribuait à Sherlock Holmes, dont les premières aventures paraissent au même moment (premier roman qui met en scène Sherlock Holmes : 1874, *Une étude en rouge*).

L'amateur d'art qui cherche à identifier l'auteur d'un tableau est comparable au détective qui cherche à identifier l'auteur d'un crime. Tous deux vont se fonder sur des indices en apparence insignifiants pour en déduire l'auteur de l'acte (tableau ou crime) qu'ils visent à identifier.

Il faut s'arrêter sur cette phrase : « ... pour en **déduire** l'auteur... », mais s'agit-il vraiment d'une déduction ?

Que signifie déduire ?

Question ouverte : 1) comment définiriez-vous l'activité de déduction ?

2) Ce qu'on réalise lorsqu'on passe d'une trace à une conséquence qu'on imagine comme source de cette trace est-il du même genre ?

3) Ne s'agit-il pas d'un autre genre de raisonnement ?

Retenons, en tout cas, que ce que pratique Morelli tout comme Sherlock Holmes, s'apparente à un art d'interpréter des traces en y voyant les signes laissés par des événements qui, eux, ne sont pas vus.

Nous verrons si il convient d'appeler « déduction » ce type d'opération ou si un autre nom ne lui conviendrait pas mieux : rétroduction (tirer le passé vers le présent) ou rétrodiction (dire le passé à partir du présent).

Sigmund Freud (1856-1939)

Cette méthode, en tout cas, ne peut pas ne pas évoquer celle de Freud qui prête attention aux détails apparemment insignifiants mais qui n'en sont, à son avis, que plus significatifs, comme c'est le cas dans le lapsus qu'il dira « révélateur », ou d'ans « l'acte manqué » analysé dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, publiée en 1901 (donc juste après l'œuvre fondatrice de la psychanalyse, la *Traumdeutung*, publiée en 1900).

Freud et Morelli

On sait d'ailleurs que Freud connaissait parfaitement l'œuvre de Morelli. Dans *Le Moïse de Michel-Ange* (1914), il écrit :

« Longtemps avant que j'aie pu entendre parler de la psychanalyse, j'appris qu'un Russe connaisseur en matière d'art, Ivan Lermolieff, dont les premiers articles parurent en allemand de 1874 à 1876, avait provoqué un bouleversement dans les galeries européennes en révisant l'attribution de nombreux tableaux à tel ou tel peintre, en enseignant à distinguer à coup sûr les copies des originaux et en construisant de nouvelles personnalités d'artistes à partir d'œuvres ainsi libérées. Il y parvint en incitant à se détourner de l'impression globale et des grands traits d'un tableau et en soulignant l'importance caractéristique d'éléments subalternes, de petits détails comme le dessin des ongles, des lobes d'oreilles, de l'auréole et autres choses auxquelles on ne prête pas attention, que le copiste néglige d'imiter et que pourtant chaque artiste exécute d'une façon qui le caractérise. Je fus ensuite très intéressé d'apprendre que derrière le pseudonyme russe s'était dissimulé un médecin italien nommé Morelli. Il est décédé en 1891, il était sénateur du royaume d'Italie. Je crois que son procédé est un proche parent de la technique de l'analyse médicale. Celle-ci est également habituée, partant de traits dédaignés ou ignorés de l'observation—du déchet, du refuse—, à deviner des choses secrètes et cachées. »

Morelli > Sherlock Holmes > Freud

Freud a d'ailleurs aussi reconnu son intérêt pour les enquêtes de Sherlock Holmes (L'homme aux loups dans *Cinq psychanalyses*)

Mais qu'a bien pu représenter pour Freud – pour le jeune Freud, encore très éloigné de la psychanalyse – la lecture des essais de Morelli ? C'est Freud lui-même qui nous l'indique : l'idée d'une méthode d'interprétation s'appuyant sur les déchets, sur les données marginales considérés comme révélateurs. Ainsi, des détails habituellement jugés comme dépourvus d'importance, voire franchement triviaux et « bas », fournissaient la clé permettant d'accéder aux productions les plus élevées de l'esprit humain : *Mes adversaires*, écrivait ironiquement Morelli (ironie qui n'était pas faite pour déplaire à Freud), *se complaisent à me définir comme quelqu'un qui est incapable de saisir le sens spirituel d'une œuvre d'art et qui, pour cette raison, attache une importance particulière à des signes extérieurs tels que la forme de la main, de l'oreille et même, horrible dictu, à quelque chose d'aussi désagréable que les ongles*¹⁶.

Paradigme de la sémiotique médicale

Giovanni Morelli, Conan Doyle, Sigmund Freud : trois médecins.

Méthode en partage : sémiotique médicale qui consiste à porter un diagnostic en se fondant sur des symptômes (autre nom de signes, indices ou traces...) :

Carlo Ginzburg conclut : « il ne s'agit pas simplement de coïncidences biographiques. Vers la fin du XIX^{ème} siècle — et plus précisément entre 1870 et 1880 — un paradigme de l'indice, s'appuyant précisément sur la sémiotique, a commencé à s'imposer dans le domaine des sciences humaines. Mais ses racines étaient beaucoup plus anciennes. »

Racines du paradigme

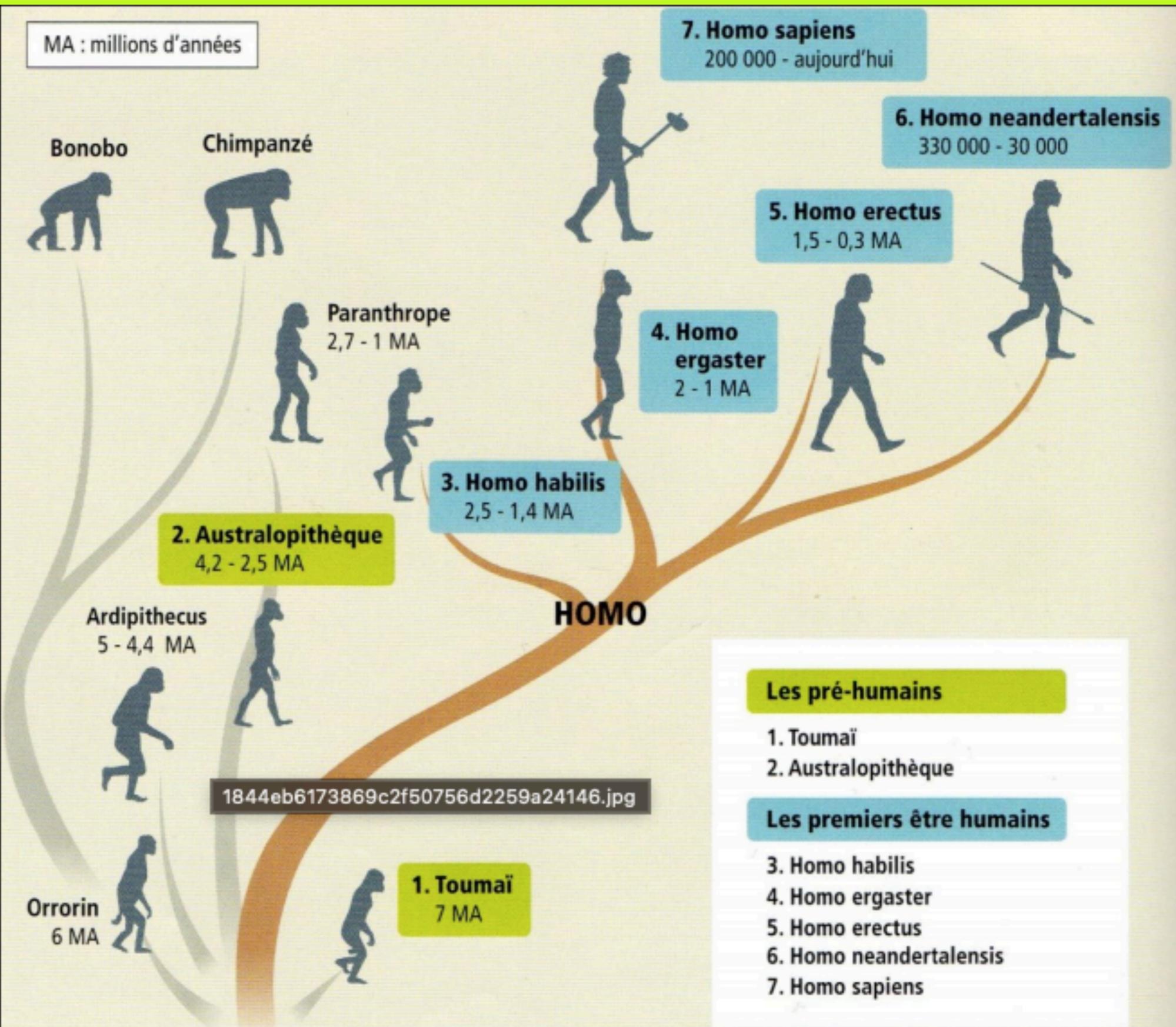
Les racines du paradigme de l'indice (ou paradigme indiciaire) sont à rechercher à l'époque où l'homme vivait au contact étroit de la nature, de chasses, de cueillettes et parfois de pêches. Époque du chasseur-cueilleur (-200 000 ans environ jusqu'à -10 000 ans)

Rappel sur l'histoire de l'homme sur Terre :

Divergence homme/chimpanzé : - 6 millions d'a.

Australopithèque > habilis > erectus > ergaster > sapiens

MA : millions d'années



7. Homo sapiens
200 000 - aujourd'hui

6. Homo neandertalensis
330 000 - 30 000

5. Homo erectus
1,5 - 0,3 MA

4. Homo ergaster
2 - 1 MA

3. Homo habilis
2,5 - 1,4 MA

2. Australopithecus
4,2 - 2,5 MA

HOMO

Ardipithecus
5 - 4,4 MA

1844eb6173869c2f50756d2259a24146.jpg

1. Toumaï
7 MA

Orrorin
6 MA

Les pré-humains

- 1. Toumaï
- 2. Australopithecus

Les premiers être humains

- 3. Homo habilis
- 4. Homo ergaster
- 5. Homo erectus
- 6. Homo neandertalensis
- 7. Homo sapiens

Moment capital de l'histoire humaine

Entre - 200/300 000 ans et -10 000 ans, l'homme est un chasseur-cueilleur.

Une des grandes questions qui se pose à ceux qui s'attachent à comprendre l'histoire humaine est de savoir ce qui a déterminé la transition entre la forme de vie « chasseur-cueilleur » et la forme de vie sédentaire qui suit. On l'appelle la « révolution néolithique ».

Que se passe-t-il avant cette révolution ?

L'homme est chasseur et cueilleur. Cela signifie qu'il vit de son habileté à suivre et à capter un gibier.

Et c'est ici que nous revenons au texte de Carlo Ginzburg. Car, pour lui, le paradigme de l'indice qui fait son apparition dans les sciences humaines au XIX^{ème} siècle en s'appuyant sur une méthodologie médicale, a ses racines précisément à cette époque lointaine.

1. Pendant des millénaires, l'homme a été un chasseur. Au cours de ses innombrables chasses, il a appris à reconstituer les formes et les déplacements de proies invisibles à partir d'empreintes laissées dans la boue, de branches cassées, d'excréments, de touffes de poils, de plumes arrachées, d'odeurs confinées. Il a appris à sentir, à enregistrer, à interpréter et à classer des traces infinitésimales comme les filets de bave. Il a appris à effectuer des opérations mentales complexes avec une rapidité fulgurante, dans l'épaisseur d'un fourré ou dans une clairière remplie d'embûches.

Méthode de Zadig

Ginzburg évoque un conte oriental répandu qui raconte comment trois frères, fils du Roi Serendippo, parvinrent à « déduire » (ou plutôt « rétroduire ») les caractéristiques d'un animal qui est parfois un chameau, parfois un cheval, parfois un chien, à partir des traces qu'il avait laissées.

Vous retrouvez les grandes lignes de ce conte dans le *Zadig* de Voltaire qui est, en fait, en bonne partie, une reprise de ce conte traditionnel sauf qu'il n'y est plus question de trois frères mais du seul Zadig.

Quelques années auparavant, dans le chapitre III de *Zadig*, Voltaire avait remanié la première nouvelle du *Peregrinaggio*, qu'il avait lue dans une traduction française. Dans la nouvelle version, le chameau de l'original était devenu une chienne et un cheval que Zadig avait réussi à décrire de manière détaillée en déchiffrant des traces sur le sol. Accusé de vol et conduit devant des juges, il se disculpait en refaisant de vive voix le travail mental qui lui avait permis de dresser le portrait de deux animaux qu'il n'avait jamais eus devant les yeux : *J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étaient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainsi elle avait fait des petits il y a peu de jours...*

Dans ces lignes, et dans celles qui suivent, on trouvait l'embryon du roman policier. Poe, Gaboriau et Conan Doyle devaient s'en inspirer – les deux premiers directement, le troisième peut-être indirectement⁵⁹.

Les raisons du succès extraordinaire du roman policier sont connues. Nous reviendrons plus loin sur certaines d'entre elles. Nous pouvons cependant noter dès maintenant que celui-ci prenait appui sur un modèle cognitif à la fois très ancien et moderne. Nous avons déjà parlé de ses origines immémoriales. Pour ce qui est de sa modernité, il suffira de citer le passage où Cuvier exalte les méthodes et les succès de la nouvelle science paléontologique : *Aujourd'hui, quelqu'un qui voit seulement la piste d'un pied fourchu peut en conclure que l'animal qui a laissé cette empreinte ruminait, et cette conclusion est tout aussi certaine qu'aucune autre en physique et en morale. Cette seule piste donne donc à celui qui l'observe, et la forme des dents, et la forme des mâchoires, et la forme des vertèbres, et la forme de tous les os des jambes, des cuisses, des épaules et du bassin de l'animal qui vient de passer : c'est une marque plus sûre que toutes celles de Zadig⁶⁰.*

Or, au XVIII^e et au XIX^e siècle, avec l'émergence des « sciences humaines », la constellation des disciplines indicielles subit de profondes transformations : on assiste à l'apparition de nouveaux astres promis à un rapide déclin (comme la phrénologie) ou à une brillante destinée (comme la paléontologie) ; mais, surtout, la médecine s'affirme par son prestige épistémologique et social. Toutes les « sciences humaines » s'y réfèrent explicitement ou implicitement. Mais à quelle partie de la médecine se réfèrent-elles ? Vers le milieu du XIX^e siècle, nous voyons se profiler une alternative : le modèle anatomique d'une part, le modèle sémiotique de l'autre. La métaphore de l'« anatomie de la société », utilisée par Marx lui-même dans un passage fondamental⁶⁴, exprime l'aspiration à une connaissance systématique, à une époque qui avait vu l'effondrement du dernier grand système philosophique – celui de Hegel. Mais, en dépit du grand succès du marxisme, les sciences humaines ont fini par adopter de plus en plus (à une importante exception près, comme nous le verrons) le paradigme indicier de la sémiotique. Et nous retrouvons ici la triade Morelli-Freud-Conan Doyle dont nous étions partis.

Conclusion

Le paradigme sémiotique plonge ses racines très profondément dans l'histoire humaine.

Le conte Zadig de Voltaire est fondé sur des épisodes qui, eux-mêmes, reprennent de très anciens contes illustrant la nature du paradigme sémiotique (raisonner à partir de traces en devinant leur cause possible).

On pourrait ajouter, comme preuve de la permanence de ce type de raisonnement, la science mésopotamienne, à la fois si curieuse et si instructive sur la nature de la raison humaine.